

Danièle Méaux

Quand la photographie pense la forêt.

Des années 1980 à nos jours,

Bruxelles, Éd. Filigranes, 2022, 272 pages, 111 photographies en couleurs et noir et blanc.

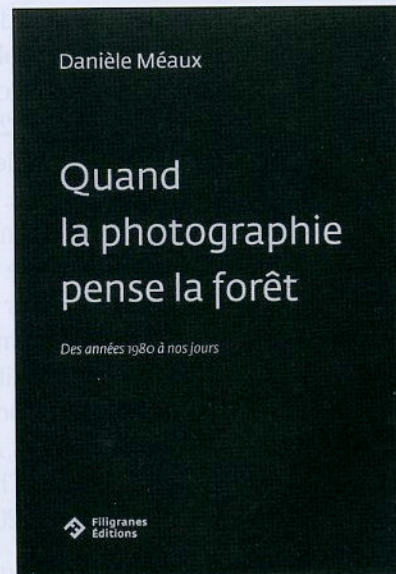
Quels rapports complexes et ô combien enrichissants Danièle Méaux soulève et explore entre ces deux domaines ? La forêt considérée comme le « poumon de la planète » et comme « enjeu environnemental » est photographiée dès l'apparition de ce procédé par différents observateurs de ce milieu si particulier. La forêt étant tout à la fois un foyer de ressources vitales, de mystères et de mythologies qui remontent à la nuit des temps (entre autres).

En effet, artistes tout comme photographes plasticiens ou encore scientifiques, agents de l'État, écrivains globetrotteurs, naturalistes, écologistes, géographes et bien d'autres encore révèlent par la photographie tout ce que la forêt recèle, qui nourrit aussi bien notre imaginaire que notre conscience d'une nature de plus en plus menacée par des gestions financières et des activités humaines irresponsables.

La forêt a fait l'objet dès les débuts de la photographie de différents plans et de structures institutionnelles (l'Administration des forêts, l'Observatoire photographique national du paysage, la DATAR, la RTM, etc.), qui révèlent sur un temps long, par les témoignages photographiques enregistrés, les bienfaits d'une forêt préservée tout comme les dégâts engendrés lorsqu'elle est malmenée, mal gérée particulièrement depuis le siècle dernier.

Si la forêt (« globale, monétarisable [et] carbocentrée ») cache bon nombre d'enjeux économiques, cet ouvrage nous permet d'en découvrir bien d'autres aspects révélés par la photographie et par les photographes. Plus d'une centaine de photos reproduites nous entraîne, dans ce va-et-vient entre une réflexion sur les enjeux d'une exploitation ou d'une préservation, et une autre réflexion tout à la fois esthétique, artistique, philosophique et éco-responsable.

Entre lumière et obscurité, la photographie de la forêt oriente notre regard (et notre réflexion) vers ces « milieux complexes et vivants » : les écosystèmes qu'elle renferme. Les installations photographiques de Chrystel Lebas renvoient aux mystères du crépuscule, à la pénombre de la forêt (*Regarding Forest*, installation immersive pour la saison « On Happiness », Londres 2021). Le spectateur est immergé dans des sous-bois au format panoramique, empreints de senteurs et de bruits enregistrés qui l'immergent dans une expérience de la nature et du sensible.



Mystère et sensible sont aussi présents dans le chapitre consacré au retour du loup photographié par Julien Coquentin (photographies extraites d'*Oreille coupée*, 2023).

Ainsi, la photographie et les photographes, par l'étendue des procédés utilisés (calotypes, retour aux négatifs sur verre au collodion humide, images obtenues à partir de substances végétales, chambre optique, panoramiques, pièges photographiques, cyanotypes, photogrammes, etc.) questionnent le paysage et le dépassent pour nous faire pénétrer dans bon nombre de sous-bois, de taillis, de clairières et nous en faire découvrir aussi bien la mémoire (historique et mythologique) que toute la diversité sensible. Les uns révèlent les autres et inversement.

Les forêts peuvent apparaître parfois comme des zones de non-droit, soit encore vierges où l'on peut s'isoler de toutes civilisations, soit comme des zones riches de vie et de biodiversités à défendre ou à sauvegarder. Dans ces milieux propices à un retour à la nature, la cabane prend une place emblématique (matrice protectrice, image d'une lutte non-violente, etc.), aussi bien dans les travaux d'artistes (les nids de Nils Udo, les igloos de Mario Merz, etc.) que dans les photos de constructions éphémères de Jürgen Nefzger (*Bure ou la vie dans les bois*, 2019) ou de Philippe Graton (Carnets de la ZAD, 2019), Amani Willett (*The Disappearance of Joseph Plummer*, 2017), etc. Abri, refuge : le temps long comme l'éphémère sont au cœur de ces réflexions induites par le regard que posent ces photographes de l'intérieur.

Danièle Méaux n'a pas fini de nous surprendre et de nous séduire par l'étendue des registres qu'elle ouvre et documente sur des rapports parfois inattendus entre ces deux domaines : d'une part un dispositif sans cesse réactualisé et d'autre part un milieu vivant jamais totalement domestiqué. Par ailleurs, loin de s'en tenir aux territoires métropolitains ou européens, cette réflexion passionnante nous entraîne de l'île de Kii au Japon (Julien Guinand), au fin fond de la forêt vierge amazonienne (Roberto Huarcaya, *Amazograma n° 3*, « Los 100 del Muac », 2021) ou encore chez les Mapuches du Chili (collectif Ritual inhabituel, *Forêts géométriques, Luites en territoire Mapuche*, 2022), etc. À découvrir, savourer et méditer...

Lise Brossard